



Une Fête de la Saint-Jean qu'on ne peut oublier

L'auteur, né en 1926, a aujourd'hui 84 ans. Il est l'ancien président de la Société d'histoire des Pays d'en haut, dans les Laurentides, au nord de Montréal. Son texte a paru pour la première fois dans le quotidien La Presse le 21 juin 1997 et il est publié en souvenir de ses parents Isidore Joncas (1888-1976) et Georgette Cartier (1891-1966).

André Joncas

LE 24 JUIN 1834, Ludger Duvernay institutionnalisait la Fête nationale. Nous lisons à la page 295 du volume d'Élie de Salvail, *366 anniversaires canadiens*, édition de 1949, publié par les Frères des Écoles chrétiennes, que lors du banquet de fondation, sir Georges-Étienne Cartier chanta la chanson populaire « O Canada ! Mon pays, mes amours ». Oui, vous avez bien lu : on y chanta le Canada ! Comme cela peut nous paraître loin aujourd'hui.



Le banquet du 24 juin 1834 avait lieu dans les jardins de l'avocat John McDonnell, futur site de la gare Windsor.

Cent ans plus tard, le 24 juin 1934, la ville aux cent clochers, Montréal, la deuxième ville française au monde, fêtait d'une façon grandiose, malgré la crise qui sévissait à cette époque, le 400e anniversaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier.

J'y étais (pas à la découverte, mais à la fête...). Mon père avait loué des chaises sur le parterre de l'École normale Jacques-Cartier, située rue Sherbrooke. Je crois qu'il avait payé au moins 50 sous par chaise. Avec maman et tante Blanche Cartier (aucune parenté avec le découvreur), nous étions installés pour l'après-midi.

Papa profita de l'occasion pour allumer un bon cigare ; cette fumée de cigare me grisait malgré mes huit ans bien sonnés. Pendant que nous attendions le début du défilé, je regardais autour de moi : il y avait une armée de vendeurs ambulants criant : « Drapeaux à vendre ! Achetez des drapeaux ! »

D'autres vendaient des ballons et du Cotton Candy, « barbe à papa » pour les puristes.

Durant la matinée, tout le monde avait assisté à une messe en l'Église Notre-Dame. Maintenant, nous étions rendus au moment crucial de la journée avec le défilé.

Pour moi, petit garçon, il y avait deux choses que je n'aurais jamais voulu manquer pour tout l'or du monde. Le défilé de la Saint-Jean-Baptiste et la parade du Père Noël du magasin Eaton.

Maintenant, nous entendions déjà au loin les fanfares qui allaient ouvrir le défilé ; cela était de bon augure. Des corps de musique, il en pleuvait : la plupart des grandes écoles de la ville possédaient son propre corps de musique. Cela pouvait être une fanfare ou bien une harmonie ou tout simplement un corps de cadets. Sans compter les nombreux régiments de notre armée, ainsi que la fanfare des pompiers de Montréal.

Ce que je retiens de cette journée-là, c'est que tous les participants marchaient au pas, le corps raide et les oreilles molles (une expression du temps) ! Autrement dit, ils étaient disciplinés.



Cette belle photo d'un char allégorique remonte au défilé de 1925.

Pendant ce temps défilaient les nombreux chars allégoriques, chacun tiré par un attelage de percherons qui, à l'occasion, laissaient tomber leur crottin au milieu de la chaussée ; celui-ci était aussi tôt ramassé par un monsieur en redingote blanche, poussant devant lui une petite charrette à deux roues. Les chars

(suite à la page 10)

étaient fournis par différents commanditaires. Ils représentaient des scènes appropriées aux fêtes du 400^e anniversaire de la découverte de la future Nouvelle-France, par Jacques Cartier. Le clou du défilé de 1934, ce fut, bien sûr, notre petit Saint-Jean-Baptiste, patron des Canadiens français, aux cheveux blonds et aussi frisés que son mouton. Ce pauvre mouton : il y

a des personnes qui ont osé nous comparer à lui : quelle honte !

Après le défilé, nous allâmes pique-niquer dans le parc Lafontaine. Là, je m'amusais à regarder les gens passer en canot. Si vous n'aviez pas le pied marin, il y avait toujours la gondole, qui n'avait rien de commun avec celles que l'on retrouve à Venise. Il s'agissait ni plus ni moins



Le petit Saint-Jean et son mouton

d'un bateau à fond plat avec à l'arrière un moteur à essence et un semblant de cabine en forme de cygne pour donner un peu de couleur à cette barque... Le tout était recouvert par une toile qui nous protégeait aussi bien du soleil que de la pluie.

Le soir venu, ce fameux 24 juin 1934, nous eûmes droit à un concert de musique patriotique où l'on joua des airs de folklore populaire et des chansons comme « Vive la Canadienne ».

Restait l'heure de l'apothéose qui allait bientôt arriver. Sitôt les feux de la Saint-Jean consumés, une détonation à vous culbuter sur le postérieur se fit entendre. C'était le début du fameux feu d'artifice que le journal *La Presse* nous offrait chaque année. Celui de 1934 se surpassa. Si ma mémoire est bonne, il a dû se prolonger pendant 45 minutes avant l'apothéose finale qui fut reçue par un tonnerre d'applaudissements et de cris venant de l'immense foule réunie pour l'occasion.

Déjà, 75 ans se sont écoulés depuis cette fête. Mais celle-ci restera gravée dans ma mémoire pour toujours.